

# Discours sur les sciences et les arts

La bibliothèque libre.

Jean-Jacques Rousseau

## Discours sur les sciences et les arts

1750

## DISCOURS

*QUI A REMPORTÉ LE PRIX*

À L'ACADEMIE

*DE DIJON,*

En l'année 1750.

*Sur cette question proposée par la même Académie :*

Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué  
à épurer les mœurs.

---

*Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis. Ovid.*

---

## AVERTISSEMENT.

*QU'EST-CE que la célébrité ? Voici le malheureux Ouvrage à qui je dois la mienne. Il est certain que cette Piece, qui m'a valu un prix & qui m'a fait un nom, est tout au plus médiocre, & j'ose ajouter qu'elle est une des moindres de tout ce Recueil. Quel gouffre de misères n'eût point évité l'Auteur, si ce premier Écrit n'eût été reçu que comme il méritoit de l'être ? Mais il falloit qu'une faveur d'abord injuste m'attirât par degrés une rigueur qui l'est encore plus.*

## PRÉFACE.

VOICI une des grandes & belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la Littérature, & dont les Programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre-humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel ; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public : aussi mon parti est-il pris ; je ne me soucie de plaire ni aux Beaux-Esprits ni aux Gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siecle, de leur Pays, & de leur Société : tel fait aujourd'hui l'Esprit fort & le Philosophe, qui, par la même raison, n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siecle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce Discours, au point d'en faire, en quelque maniere, un autre Ouvrage ; aujourd'hui je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes, & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnaissance exigeoient de moi cet avertissement.

## DISCOURS.

*Decipimur specie recti.*

Le rétablissement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer ou corrompre les mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question ? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne fait rien, et qui ne s'en estime pas moins.

Il sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les Sciences devant une des plus savantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célèbre Académie, et concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais Savans ? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la Science, que je maltraite, me suis-je dit, c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chère aux Gens-de-bien que l'érudition aux Doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumières de l'Assemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'est pour la constitution du discours, & non pour le sentiment de l'Orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses ; & la position la plus avantageuse au bon droit est d'avoir à se défendre contre une partie integre & éclairée, juge en sa propre cause.

À ce motif qui m'encourage il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu, selon ma lumiere naturelle, le parti de la vérité, quel que soit mon succès, il est un prix qui ne peut me manquer : Je le trouverai dans le fond de mon cœur.

## PREMIÈRE PARTIE.

C'est un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par les propres efforts ; dissipier, par les lumières de sa raison, les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-dessus de lui-même ; s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes ; parcourir à pas de Géant ainsi que le Soleil, la vaste étendue de l'Univers ; &, ce qui est encore plus grand & plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa nature, ses devoirs & sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de Générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée vivoient, il y a quelques siècles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avoit usurpé le nom du savoir, & opposoit à son retour un obstacle presque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le stupide Musulman, ce fut l'éternel fléau des Lettres qui les fit renaître parmi nous. La chute du Trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les Sciences suivirent les Lettres ; à l'Art d'écrire se joignit l'Art de penser ; gradation qui paroît étrange & qui n'est peut-être que trop naturelle ; & l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des muses, celui de rendre les hommes plus sociables en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins, ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société, les autres en sont l'agrément. Tandis que le Gouvernement & les loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés ; les Sciences, les Lettres & les Arts, moins despotiques & plus puissans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les Trônes ; les Sciences & les Arts les ont affermis. Puissances de la Terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent.<sup>[1]</sup> Peuples policés, cultivez-les : Heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile ; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguèrent autrefois Athènes & Rome dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'est par elle, sans doute, que notre siècle et notre Nation l'emporteront sur tous les tems & sur tous les Peuples. Un ton philosophe sans

pédanterie, des manières naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité Tudesque & de la Pantomime ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur ; si la décence étoit la vertu ; si nos maximes nous servoient de règle ; si la véritable Philosophie étoit inséparable du titre de Philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, & la vertu ne marche gueres en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, & son élégance un homme de goût ; l'homme sain & robuste se reconnoît à d'autres marques : c'est sous l'habit rustique d'un Laboureur, & non sous la dorure d'un Courtisan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangère à la vertu, qui est la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un Athlète qui se plaît à combattre nud : il méprise tous ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'Art eût façonné nos manières & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles ; & la différence des procédés annonçoit au premier coup-d'œil, celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles & un goût plus fin ont réduit l'Art de plaisir en principes, il règne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité, & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne : sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est ; &, dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus tems, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

Quel cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés sincères ; plus d'estime réelle ; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'Univers, mais on l'insultera par des blasphèmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui ; on n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse. Les haines nationales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la Patrie. À l'ignorance méprisée, on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices déshonorés ; mais d'autres seront décorés du nom de vertus ; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des Sages du tems, je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité. \* [\*J'aime, dit Montagne, à contester & discourir ; mais c'est avec peu d'hommes & pour moi. Car de servir de Spectacle aux Grands & faire à l'envi parade de son esprit & de son caquet, je trouve que c'est un métier très-méséant à un homme d'honneur. C'est celui de tous nos beaux-esprits, hors un.]

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise; c'est ainsi que nous sommes devenus Gens de bien. C'est aux Lettres, aux Sciences & aux Arts, à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion, c'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes sur l'état des Sciences parmi nous, sur la perfection de nos Arts, sur la bienséance de nos Spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état qui semblent empressés depuis le lever de l'Aurore jusqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement : c'est que cet Etranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher : mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle; & nos ames se sont corrompues à mesure que nos Sciences et nos Arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à notre âge ? Non , Messieurs : les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation & l'abaissement journaliers des eaux de l'Océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'Astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs & de la probité au progrès des Sciences & des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevoit sur notre horizon, & le même phénomène s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette première école de l' Univers, ce climat si fertile sous un Ciel d'airain, cette contrée célèbre d'où Sésostris partit autrefois pour conquérir le Monde. Elle devient la mère de la Philosophie & des Beaux-Arts, & bientôt après, la conquête de Cambysé, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

Voyez la Grèce, jadis peuplée de Héros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troye, & l'autre dans leurs propres foyers. Les Lettres naissantes n'avoient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses habitants, mais le progrès des Arts, la dissolution des mœurs, & le joug du Macédonien, se suivirent de près; & la Grèce, toujours savante, toujours voluptueuse, & toujours esclave n'éprouva plus dans ses révoltes que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les Arts avoient énervé.

C'est au tems des Ennius & des Térences que Rome, fondée par un Pâtre, & illustrée par des Laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'Auteurs obscènes, dont les noms seuls alarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la Vertu, devient le Théâtre du crime, l'opprobre des Nations & le jouet des barbares. Cette Capitale du Monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de Peuples, & le jour de sa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un des Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui par sa position sembloit devoir l'être du Monde entier, de cet asyle des Sciences & des Arts proscrits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie. Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux; les trahisons, les assassinats & les poisons de plus noir; le concours de tous les crimes de plus atroce : voilà ce qui forme le tissu de l'Histoire de Constantinople; voilà la source pure d'où nous sont émanées les Lumières dont notre siècle se glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans. Il est en Asie une contrée immense où les Lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'Etat. Si les Sciences épuroient les mœurs, si elles apprennent aux hommes à verser leur sang pour la Patrie, si elles animoient le courage, les Peuples de la Chine devroient être sages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui les domine, point de crime qui ne leur soit familier; si les lumières des Ministres, ni la prétendue sagesse des Loix, ni la multitude des Habitans de ce vaste Empire, n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier, de quoi lui ont servi tous ses Savans ? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés ? Seroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchans ?

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de Peuples qui, préservés de cette contagion des vaines connaissances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. Tels furent les premiers Perses, Nation singulière, chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la Science, qui subjuga l'Asie avec tant de facilité, & qui seule a eu cette gloire, que l'histoire de ses institutions ait passé pour un Roman de Philosophie : tels furent les Scythes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges. Tels les Germains, dont une plume, lasse de tracer les crimes & les noircceurs d'un Peuple instruit, opulent & voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même, dans les tems de sa pauvreté & de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette Nation rustique si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abattre, & pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre.\* [\*Je n'ose parler de ces Nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la simple & naturelle police, non-seulement aux Loix de Platon, mais même à tout ce que la Philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des Peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sauroit admirer : mais quoi ! dit-il, ils ne portent point de chausses !]

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passoient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice & sur la vertu, & que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondioient les autres Peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine.\* [\*De bonne-foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écartèrent avec tant de soin de ce Tribunal intègre des Jugemens duquel les Dieux mêmes n'appeloient pas ? Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République ? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs Gens de Loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée faloit-il qu'ils eussent de la Jurisprudence ? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul Acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens.]

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette Cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses Loix, cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes ? tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité. O Sparte ! opprobre éternel d'une vaine doctrine ! Tandis que les vices conduits par les beaux-Arts s'introduisoient ensemble dans Athènes, tandis qu'un Tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du Prince des Poètes, tu chassois de tes murs les Arts & les Artistes, les Sciences & les Savans.

L'événement marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse et du bon goût, le pays des Orateurs & des Philosophes. L'élégance des bâtimens y répondait à celle du langage; on y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le Tableau de Lacédémone est moins brillant. Là, disoient les autres Peuples, les hommes naissent vertueux, & l'air même du Pays semble inspirer la vertu. Il ne nous reste de ses Habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés ?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entre eux portoit des Savans & des Artistes de son tems.

"J'ai examiné, dit-il, les Poètes, & je les regarde comme des gens dont le talent en impose à eux-mêmes & aux autres, qui se donnent pour sages, qu'on prend pour tels, & qui ne sont rien moins.

"Des Poètes, continue Socrate, j'ai passé aux Artistes. Personne n'ignoroit plus les Arts que moi; personne n'étoit plus convaincu que les Artistes possédoient de fort beaux secrets. Cependant je me suis aperçu que leur condition n'est pas meilleure que celle des poètes & qu'ils sont, les uns & les autres, dans le même préjugé. Parce que les plus habiles d'entre eux excellent dans leur Partie, ils se regardent comme les plus sages des hommes. Cette présomption a terni tout-à-fait leur savoir à mes yeux : de sorte que, me mettant à la place de l'Oracle & me demandant ce que j'aimerois le mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils sont, savoir ce qu'ils ont appris ou savoir que je ne sais rien, j'ai répondu à moi-même & au Dieu : Je veux rester ce que je suis.

"Nous ne savons, ni les Sophistes, ni les Poètes, ni les Orateurs, ni les Artistes, ni moi, ce que c'est que le vrai, le bon & le beau. Mais il y a entre nous cette différence, que, quoique ces gens ne sachent rien, tous croient savoir quelque chose, au lieu que moi, si je ne sais rien, au moins je n'en suis pas en doute. De sorte que toute cette supériorité de sagesse qui m'est accordée par l'Oracle se réduit seulement à être bien convaincu que j'ignore ce que je ne sais pas."

Voilà donc le plus Sage des hommes au Jugement des Dieux, & le plus savant des Athéniens au sentiment de la Grèce entière, Socrate, faisant l'éloge de l'ignorance ! Croit-on que s'il ressuscitoit parmi nous, nos Savans & nos Artistes lui feroient changer d'avis ? Non, Messieurs : cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines Sciences; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laisseroit, comme il a fait, pour tout précepte à ses disciples & à nos neveux, que l'exemple & la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes.

Socrate avoit commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome, de se déchaîner contre ces Grecs artificieux & subtils qui séduisoient la vertu et amollissoient le courage de ses concitoyens. Mais les Sciences, les Arts & la dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de Philosophes & d'Orateurs ; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes, et l'on oublia la Patrie. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux lois, succédèrent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arcésilas. Depuis que les Savans ont commencé à paroître parmi

nous, disoient leurs propres Philosophes, les Gens de bien se sont éclipsés. Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils commencèrent à l'étudier.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame, si pour votre malheur rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? "Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume & ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la modération & la vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité Romaine ? Quel est ce langage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? Insensés ! qu'avez-vous fait ? Vous les Maîtres des Nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus ! Ce sont des Rhéteurs qui vous gouvernent ? C'est pour enrichir des Architectes, des Peintres, des Statuaires & des Histrions, que vous avez arrosé de votre sang la Grèce & l'Asie ? Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte ? Romains, hâitez-vous de renverser ces amphithéâtres ; brisez ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves qui vous subjugucent , & dont les funestes Arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents, le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde, & d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre Sénat pour une assemblée de Rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée ; il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude & le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de si majestueux ? O Citoyens ! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le Ciel, l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome, & de gouverner la terre."

Mais franchissons la distance des lieux & des temps, & voyons ce qui s'est passé dans nos contrées & sous nos yeux ; ou plutôt, écartons des peintures odieuses qui blesseroient notre délicatesse , & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes chose, sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'évoquois les mânes de Fabricius ; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri IV ? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë ; mais il eût bu, dans une coupe encore plus amère, la raillerie insultante & le mépris pire cent fois que la mort. Voilà comment le luxe, la dissolution & l'esclavage ont été de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert tout ses opérations sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers ; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savants.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité ! que notre orgueil en doit être mortifié ! Quoi ! la probité seroit fille de l'ignorance ? la Science & la vertu seroient incompatibles ? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés ? Mais, pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, & que nous donnons si gratuitement aux connaissances humaines. Considérons donc les Sciences & les Arts en eux-mêmes.

Voyons ce qui doit résulter de leur progrès, et ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

SECONDE PARTIE.

C'étoit une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des sciences.\* [\*On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée ; & il ne paroît pas que les Grecs qui vont cloué sur le Caucase, en pensassent guères plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Teuthus. "Le Satyre, dit une ancienne fable, voulut baisser & embrasser le feu, la première fois qu'il le vit ; mais Prometheus lui crio : Satyre, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on y touche ." C'est le sujet du frontispice.]Quelle opinion falloit-il donc qu'eussent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées ? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'Astronomie est née de la superstition ; l'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la Géométrie, de l'avarice ; la Physique, d'une vaine curiosité ; toutes, et la Morale même, de l'orgueil humain. Les Sciences & les Arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts, sans le luxe qui les nourrit ? Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la jurisprudence ? Que deviendroit l'Histoire, s'il n'y avoit ni Tyrans, ni Guerres, ni Conspirateurs ? Qui voudroit, en un mot, passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme & les besoins de la nature, n'avoit de temps que pour la Patrie, pour les malheureux, et pour ses amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule réflexion devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la Philosophie.

Que de dangers, que de fausses routes dans l'investigation des Sciences ! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ! Le désavantage est visible : car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincèrement ? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnoître ? Dans cette foule de sentimens différents, quel sera notre Criterium pour en bien juger ?\* [\*Moins on sait, plus on croit savoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Descartes n'a-t-il pas construit l'Univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui même, en Europe si mince Physicien, qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'électricité, qui fera peut-être à jamais le désespoir des vrais Philosophes ?] Et, ce qui est le plus difficile, si par bonheur nous le trouvons à la fin, qui de nous en saura faire un bon usage ?

Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oisiveté, elles la nourrissent à leur tour ; & la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elle causent nécessairement à la société. En politique comme en morale c'est un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, Philosophes illustres, vous par qui nous savons en quelles raisons les corps s'attirent dans le vide ; quels sont dans les révolutions des

planètes, les rapports des aires parcourues en temps égaux; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de remboursement ; comment l'homme voit tout en Dieu ; comment l'ame & les corps se correspondent sans communication, ainsi que feroient deux horloges; quels astres peuvent être habités ; quels insectes se reproduisent d'une manière extraordinaire ? Répondez-moi , dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances : quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, et, serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutable moins florissans , ou plus pervers ? Revenez donc sur l'importance de vos productions ; & si les travaux des plus éclairés de nos savans & de nos meilleurs Citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'Ecrivains obscurs & de Lettrés oisifs qui dévorent en pure perte la substance de l'Etat.

Que dis-je, oisifs ? & plutôt-à-Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seroient plus saines & la société plus paisible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les fondemens de la foi, et anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de Patrie et de Religion, & consacrent leurs talens & leur Philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haissent ni la vertu ni nos dogmes ; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis ; et, pour les ramener au pied des autels, il suffiroit de les reléguer parmi les Athées. O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point ?

C'est un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'oisiveté & de la vanité des hommes. Le luxe va rarement, sans les sciences & les arts, & jamais ils ne vont sans lui. Je sais que notre Philosophie, toujours féconde en maximes singulières, prétend, contre l'expérience de tous les siècles, que le luxe fait la splendeur des Etats : mais, après avoir oublié la nécessité des lois somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs ? Que le luxe soit un signe certain des richesses ; qu'il serve même si l'on veut à les multiplier : que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être ne de nos jours ? & que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? Les anciens Politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger ; un autre, en suivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'Etat que la consommation qu'il y fait ; ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux Républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de paysans, & laquelle fit trembler l'Asie.

La Monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse ; & les Scythes, le plus misérable de tous les Peuples, ont résisté aux plus puissans Monarques de l'Univers. Deux fameuses Républiques se disputèrent l'Empire du Monde ; l'une étoit très riche, l'autre n'avoit rien, & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'Empire Romain, à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'Univers, fut la proie des gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquirent les Gaules, les Saxons l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente Maison de Bourgogne qui faisoit trembler les

potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles-Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des Citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De savoir lequel importe le plus aux Empires d'être, brillans & momentanés, ou vertueux et durables. Je dis brillants, mais de quel éclat ? Le goût du faste ne s'associe guère dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles s'élèvent jamais à rien de grand ; et, quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout Artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de ses récompenses. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un Peuple & dans des temps où les Savans devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le tout, où les hommes ont sacrifié leur goût aux Tyrans de leur liberté ;\* [\*Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre-humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre-humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître & de défendre une si grande cause.] où, l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvre de Poésie dramatique, et des prodiges d'harmonie sont rebutés ? Ce qu'il fera, Messieurs ? il rabaissera son génie au niveau de son siècle, & aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que longtemps après sa mort. Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à notre fausse délicatesse ! & combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes !

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard, entre les hommes extraordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame & qui refuse de se prêter au génie de son siècle & de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui ! il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais, & non une expérience que je rapporte ! Carle, Pierre ; le moment est venu où ce pinceau, destiné à augmenter la majesté de nos Temples, par des images sublimes & saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival de Praxitèles et des Phidias ; toi dont les anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie ; inimitable Pigal, ta main se résoudra à râler le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes ; mais bientôt, devenus

méchants, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs, & les reléguèrent dans les Temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les Temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation, & les vices ne furent jamais poussés, plus loin que quand on les vit pour ainsi dire soutenus, à l'entrée des Palais des Grands, sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les Arts se perfectionnent, et que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent ; & c'est encore l'ouvrage des sciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagèrent la Grece, toutes les Bibliothèques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire, & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires, Charles VIII se vit maître de la Toscane & du Royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée ; & toute sa Cour attribua cette facilité inespérée à ce que les Princes & la Noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & savants, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police, & en toutes celle qui lui sont semblables , l'étude des sciences est bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux, en Gravures, en vases d'Orfèvrerie, & à cultiver les beaux-arts ; & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres Peuples, l'élévation des Médicis et le rétablissement des Lettres ont fait, tomber derechef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siècles.

Les anciennes Républiques de la Grèce, avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions, avoient interdit à leurs Citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires qui, en affaissant & corrompant le corps, énervent sitôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebute ? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude ? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval ? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille ; mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluïtés, pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité, qu'il vous est si rare d'entendre. Vous êtes braves, je le sais ; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trasymène ; César avec vous eût passé le Rubicon, et asservi son pays mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre, & il est pour les Généraux un art supérieur à celui de gagner de batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier : dans le soldat même, un peu plus de force & de

vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure, qui ne le garantit pas de la mort. & qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fièvre & le froid, ou par le fer de l'ennemi ?

Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissements immenses, où l'on élève à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part ; ils sauront composer des vers qu'à peine ils pourront comprendre ; sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'Art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux : mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de Patrie ne frapperà jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu, ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur.\* [\*Pens. Philosoph.] J'aimerois autant, disoit un Sage, que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps en seroit plus dispos. Je sais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà certes une belle question ! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes,\* [\*Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine : comme si cette généreuse jeunesse dédaignait tout autre joug, on ait dû fournir, au lieu de nos Maitres de sciences, seulement des Maitres de vaillance, prudence & justice. Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils ainé de leur succession royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des Eunuques de la première autorité près du Roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain , & après sept ans, le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzième, ils le déposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la Nation. Le premier lui apprenoit la Religion : le second à être toujours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon : c'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit faye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son faye qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différent, je jugeai qu'il faloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloit être mieux accommodé en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait : car je m'étois arrêté à considérer la bienséance ; & il faloit premièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω. Mon Régent me feroit une belle harangue, in genere demonstrativo, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.] & non ce qu'ils doivent oublier.

Nos jardins sont ornés de statues & nos Galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de l'Art exposés à l'admiration publique ? Les défenseurs de la Patrie ? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées

soigneusement de l'ancienne Mythologie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans; sans doute afin qu'ils aient sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire. D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talens & par l'avilissement des vertus ? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talents ; ni d'un Livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodigieuses au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise cependant si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette Académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

Le sage ne court point après la fortune; mais il n'est pas insensible à la gloire; et quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée et rendu avantageuse à la société, tombe en langueur, & s'éteint dans la misère et dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire partout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences & des arts. Nous avons des Physiciens, des Géomètres, des Chymistes, des Astronomes, des Poètes, des Musiciens, des Peintres : nous n'avons plus de citoyens ; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant, le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires, & dans la substance de plusieurs animaux malfaisans le remède à leurs blessures, a enseigné aux Souverains qui sont ses ministres à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même de sciences & des arts, sources de mille dérèglements, ce grand Monarque dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces sociétés célèbres chargées à-la-fois du dangereux dépôt des connaissances humaines & du dépôt sacré des moeurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions, affermies par son auguste successeur & imitées par tous les Rois de l'Europe, serviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous aspirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront sur eux-mêmes, et tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces Compagnies qui pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des Citoyens, montreront que cet amour règne parmi elles, et donneront aux Peuples ce plaisir si rare & si doux de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le Genre-humain, non seulement des lumières agréables, mais aussi des Instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre, & l'on ne cherche point des remèdes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur insuffisance le caractère des remèdes ordinaires ? Tant d'établissements faits à l'avantage des savans n'en sont que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences, & de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de Laboureurs & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de l'agriculture & de la Philosophie ; on ne la

supporteroit pas. Je demanderai seulement : Qu'est-ce que la Philosophie ? que contiennent les écrits des Philosophes les plus connus ? quelles sont les Leçons de ces amis de la sagesse ? À les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans crient chacun de son côté sur une place publique ; Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point ? L'un prétend qu'il n'y a point de corps, & que tout est en représentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière, ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertu, ni vices, & que le bien & le mal moral sont des chimères. Celui-là, que les hommes sont des loups & peuvent se dévorer en sûreté de conscience. O grands Philosophes ! que ne réservez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces Leçons profitables ? vous en recevriez bientôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réservée après leur trépas ! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux, & que nous transmettons d'âge en âge à nos descendants ! Le Paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'Imprimerie, sous le règne de l'Evangile ? Les écrits impies des Leucippe & des Diagoras sont péris avec eux; on n'avoit point encore inventé l'Art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain; mais, grâce aux caractères Typographiques\* [\*À considérer les désordres affreux que l'imprimerie a déjà causés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les Souverains ne tarderont pas à se donner autant de soins pour bannir cet art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y introduire. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avoit consenti d'établir une Imprimerie à Constantinople. Mais à peine la presse fut-elle en train qu'on fut contraint de la détruire & d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliotheque d'Alexandrie, répondit en ces termes. Si les Livres de cette bibliotheque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais, & il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore : ils sont superflus. Nos Savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la bibliotheque auroit encore été brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.] & à l'usage que nous en faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinosa resteront à jamais. Allez, écrits célèbres dont l'ignorance & la rusticité de nos pères n'auroient point été capables; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siècle, et portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidèle du progrès & des avantages de nos sciences & de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui ; et, à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils lèveront leurs mains au Ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur "Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les esprits, délivre-nous des Lumières & des funestes arts de nos Pères, & rends-nous l'ignorance, l'innocence & la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre bonheur & qui soient précieux devant toi."

Mais si le progrès des sciences & des arts n'a rien ajouté à notre félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'Auteurs élémentaires qui ont écarté du Temple des Muses les difficultés qui défendoient son abord, & que la nature y avoit répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ? Que penserons-

nous de ces Compilateurs d'ouvrages qui ont indiscrètement brisé la porte des Sciences & introduit dans leur Sanctuaire une populace indigne d'en approcher, tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin de la carrière des Lettres eussent été rebutés dès l'entrée, & se fussent jettés dans des Arts utiles à la société ? Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur, un Géomètre subalterne, seroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulams, les Descartes & les Newtons, ces Précepteurs du Genre-humain, n'en ont point eu eux-mêmes; & quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés ? Des Maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur : C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, et qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, & de les devancer: c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances; voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, & ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le Prince de l'Eloquence fut Consul de Rome, & le plus grand peut-être des Philosophes, Chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque Université, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'Académie; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller, qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer; comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force : que les savans du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables asyles : qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enseigné la sagesse; c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation, et travaillant de concert à la félicité du Genre-humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumières & la sagesse seules d'un autre, les savans penseront rarement de grandes choses, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de si grands talens & qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courrons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui, dans l'état présent des choses, ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. À quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, si nous pouvons le trouver en nous-mêmes ? Laissons à d'autres le soin d'instruire les Peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres; nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu ! Science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines et d'appareil pour te connoître ? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les coeurs, & ne suffit-il pas pour apprendre tes Loix de rentrer en soi-même & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions ? Voilà la véritable Philosophie, sachons nous en contenter; & sans envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la République des Lettres, tâchons de mettre entre eux & nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands Peuples; que l'un savoit bien dire, & l'autre bien faire.

FIN.

1. Les Princes voient toujours avec plaisir le goût des Arts agréables & des superfluités dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petiteffé d'ame si propre à la servitude, ils l'avent très-bien que tous les besoins que le Peuple se donne, sont autant de chaines dont il se charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche & de se nourrir des alimens communs aux autres Peuples ; & les Sauvages de l'Amérique, qui vont tout nuds & qui ne vivent que du produit de leur chalè, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?

Catégories : Livres | Philosophie | XVIIIe siècle | 1750 | Sciences | Arts

- Dernière modification de cette page le 17 juillet 2013 à 18:09.
- Les textes sont disponibles sous licence Creative Commons Attribution-partage dans les mêmes conditions ; d'autres conditions peuvent s'appliquer. Voyez les conditions d'utilisation pour plus de détails.